POURQUOI JE FAIS DE LA RADIO

par Eric CHAMS

Voilà assurément une question fort intéressante que chacun se pose depuis bientôt quinze mois et à laquelle je me devais un jour de répondre en toute humilité.

Le *media* radiophonique – qui a moins d'un siècle – est trop récent et fait appel à trop de techniques incompréhensibles à qui ne sort pas des grandes Ecoles pour que j'envisage le pourquoi de son utilisation.

On est convenu de parler de "création radiophonique", aussi emprunterai-je le biais de la création artistique. Son mécanisme nous est plus familier, ne serait-ce qu'en raison de sa très grande ancienneté et de sa très simple technique qui ne demande, à y bien regarder, que papier, crayon ou pinceau selon les cas.

Tout le monde a en tête au moins un poème, un roman, une peinture ou un air de musique dont il aura, du reste, pu avoir connaissance par le moyen de la radio ou de la télévision. C'est par là même indiquer les multiples fonctions de ces *medias* qui peuvent à la fois être considérés en tant que moyens et en tant que fins, selon qu'ils se posent comme vecteurs d'événements culturels réalisés ailleurs – un livre, une peinture, une musique – c'est-à-dire au sens propre comme "média(t)s", ou qu'ils se posent comme créateurs de culture au sens large – débat d'idées autour d'un micro, documentaire sonore ou visuel à connotation sociale, etc. – c'est-à-dire au sens propre comme "immédiats".

Cette notion d'immédiateté montre assez que cet article va rapidement, sans qu'il y paraisse, prendre un petit tour philosophique qui n'est pas pour me fâcher. Mais rassurez-vous, amis lecteurs, on peut manier de grandes idées et des concepts fort abstrus avec des mots très simples. Au demeurant, j'en administre la preuve éclatante trois fois par semaine au micro de Paris-FM (1) avec la bénédiction de notre haute autorité morale et tutélaire, je veux dire Denis Clair. Et je ne désespère pas obtenir un jour celle de Sa Sainteté Jean-Paul II quoique je ne fasse peut-être pas exactement ce qu'il faut pour mériter Sa gratitude. Passons...

Cette notion assez complexe, et que je n'ai qu'effleurée, du *media* (t) et de l'immédiat, pour intéressante qu'elle soit si l'on prend la peine de la fouiller, je n'y insisterai pas maintenant. J'y reviendrai sans doute un jour parce que je la crois fondamentale pour le sujet que nous abordons en ces pages : la radio.

Mais comme je l'ai annoncé en préambule, je souhaiterais aujourd'hui soulever la question de plus loin. Plus encore qu'à la question : pourquoi fais-je de la radio ? je voudrais tenter de répondre à celle-ci : pourquoi dit-on, écrit-on, peint-on ? Je dis bien *pourquoi* et non *pour qui*. Le débat ne portera donc que faiblement sur la relation de l'auteur (homme de radio, écrivain, peintre, compositeur) ou de son oeuvre (émission, livre, tableau, musique) à l'auditeur, au lecteur ou au spectateur quoiqu'il sera forcé de s'y intéresser très indirectement et qu'il y apportera sans doute un embryon de réponse.

Avant d'aller plus loin, je dois à la vérité de dire que je suis pleinement conscient qu'une émission de radio, quelle qu'elle soit, ne peut se comparer à un livre, un tableau ou une symphonie. Elle n'en a ni l'ambition ni ne prétend à sa permanence. Un animateur de radio ne se situe pas sur le même plan qu'un Proust, un Van Gogh ou un Beethoven. Question de support, certes, mais avant tout question de solitude et de contention. C'est assez dire que je ne suis pas dupe de ce qu'une telle mise en parallèle peut avoir *a priori* de déplacé.

Pourquoi un écrivain est-il un jour saisi par la nécessité d'écrire alors que les bibliothèques regorgent de millions de livres, un compositeur par la nécessité de composer alors que surabondent les partitions depuis qu'existe la notation musicale, un peintre par celle d'apporter de nouvelles toiles à l'histoire pluri-millénaire de la peinture ?

A ce type de question, il y a cent réponses : un écrivain écrit comme respire un être vivant, c'est une sorte de nécessité "biologique", un besoin "vital". Sans doute n'est-ce pas totalement faux ; mais c'est oublier un peu vite qu'un écrivain, un musicien ou un peintre se définit avant tout en tant qu'homme. Un homme face aux autres hommes et au monde.

Ajouter un nouveau livre, un autre concerto, un énième tableau aux millions d'oeuvres déjà existantes et dont les trois-quarts sommeillent dans les réserves empoussiérées des bibliothèques ou dans les caves sans lumière des musées, considérer qu'il soit nécessaire d'ajouter encore une oeuvre, la sienne, à cette pléthore, cela n'est pas de l'orgueil, c'est de l'ambition. Prétendre que c'est là apporter une nouvelle pièce à l'édifice de l'Art, sa modeste contribution à l'histoire de la pensée esthétique ou intellectuelle, cela n'est pas de la prétention, c'est de la mégalomanie.

Et si ce n'était ni ambition, ni mégalomanie mais, tout simplement, oserai-je dire tout modestement ? l'effet d'une profonde insatisfaction, le poignant sentiment de l'absurdité du monde, l'impression eschylienne d'un tragique universel ?

Si écrire, composer ou peindre, par-delà l'immédiate jubilation individuelle de l'artiste, au-delà du plaisir légitime et éphémère du seul créateur, apportait un sens à un monde qui en est dépourvu ? (C'est ce genre de réflexion qui me vaut l'ingratitude de Jean-Paul II et l'idolâtrie des athées).

Etrangement, l'art, en même temps qu'il fonde une culture qui le subsume, constitue peut-être la plus haute tentative de rationnaliser le réel. La dialectique hégélienne, de ce fait, reste un des plus beaux exemples de l'art. L'ennui consiste en ce que, s'il peut être agréable de prendre des vessies pour des lanternes en matière d'art, il en va tout autrement en matière politique. Art et politique ne se marient bien qu'à condition de bien vouloir avaler des couleuvres.

Entre l'homme et le monde existe cette relation ambivalente que l'on appelle culture. Cultivant la terre afin qu'elle le nourrisse, l'homme lui donne un sens pour soi (*für sich*) qui deviendra le sens même de la vie.

La nature est, et son être est neutre. Cette réalité est en devenir, certes; la montagne s'effrite et devient sable, mais la montagne n'a ni plus ni moins de sens que le sable. Si la nature n'a pas la permanence du tangible, du moins a-t-elle celle de l'*ontos*, et cet *ontos* n'est jamais vrai. Ni faux. Il est. Que dit d'autre Héraclite lorsqu'il écrit:

"Nous entrons et nous n'entrons pas dans le même fleuve,
nous sommes et ne sommes pas" (2) ?

Mais nous, hommes, objets de la nature et comme elle simples étants au devenir indifférent, animaux ayant la faculté de penser tout devenir et de le rendre – pour nous – signifiant, penseurs d'un univers que nous maîtrisons par le langage, locuteurs qui rationalisons le réel insensé à l'aune de la médiation culturelle, nous opposons à la nature la culture ou, mieux, nous posons sur la "Création" inhumaine notre regard "humain, trop humain", ce regard qui la transforme et la transcende par le *media* de l'encre, de l'outil, de la main et, l'ayant posé, nous recréons le monde à notre dimension, et le devenir, ce surgissement de l'être de ce qui n'est pas et cette disparition de ce qui est, se mue en projet.

Création artistique contre création terrestre. L'homme, s'il n'a pas eu besoin des dieux pour exister, est bien un démiurge, lui.

Les choses sont sans mesure tant qu'elles sont sans projet. Protagoras éclaire l'incommensurabilité d'un univers sans culture quand il affirme: "l'homme est la mesure de toutes choses". La culture est la mesure de la nature et, par là même, la fonde en tant que projet ontique tant qu'existera l'homme. Otez traducteurs et lecteurs, le texte n'en est plus un: il est amas de signes jetés là au hasard, sans commencement ni fin (pour qui en aurai-il ?), sans signification ni projet, il est chose indifférenciée, ni écriture, ni même support, il est tout l'univers en devenir anhistorique.

C'est peut-être, inconsciemment, ce sentiment très au-delà (ou en-deça) de la psychologie primaire, ce sentiment réellement tragique de l'univers (au sens d'un Eschyle ou d'un Sophocle) qui impose à certains hommes d'écrire de nouveaux livres, de nouvelles musiques ou de peindre de nouveaux tableaux, comme il impose à d'autres hommes de les lire, de les écouter ou de les contempler.

Face à la permanence du devenir ontique de la nature se dresse la précarité du projet de l'être qui réfléchit sur l'être: l'animal culturel, l'homme.

L'oeuvre nouvelle ne s'ajoute pas à d'anciennes oeuvres, de manière d'autant plus superfétatoire qu'elles étaient *déjà* peut-être plus parfaites; elle recrée le monde où le passé culturel poursuit sa lente fossilisation, où l'oeuvre ancienne peu à peu devient partie intégrante de la nature, se déshumanise et perd insensiblement sa capacité de mesurer le monde pour se fondre en lui. Subsomption de la culture – devenue étant – dans la nature.

L'artiste qui naîtra demain n'aura pas pour tâche effrayante (j'allais dire surhumaine) de surpasser Homère ou Léonard de Vinci; ils sont morts et leur oeuvre est morte. Je veux dire par là qu'eux et leur oeuvre sont désormais sans projet: ils font partie du monde où naîtra demain un futur artiste, comme cette pierre en fait partie qu'un jour un homme lança à la tête de son ennemi où sur laquelle demain il bâtira sa maison à défaut – qui sait ? – d'une église... Le monde n'eût pas été le même sans Homère, sans la Joconde, sans cette pierre. Disons-le: sa face en aurait été changée. Tout ce que l'homme touche vaut le nez de Cléopâtre tant que perdurera la pensée humaine, et son insatisfaction, et sa tragédie, et son projet.

Un univers parfait verrait l'homme dénué de projet, n'ayant à opposer au monde que son impassible indifférence, son apathique insensibilité, son silence, son absence. Voire même sa transparence... (En radio, la transparence est une tragédie, et même pas grecque...) L'homme y serait couleur de muraille, y serait pierre. Et nul ne jetterait cette pierre ni ne fonderait quoi que ce soit dessus. Sans doute Sisyphe ne s'amuse-t-il pas beaucoup à rouler sa pierre en haut de la montagne pour l'en voir dévaler et certes, comme le dit Camus, "il *faut* imaginer Sisyphe heureux". Mais la montagne et la pierre sans Sisyphe forment un paysage sans malheur ni bonheur. Peut-être ce paysage est-il parfait... Mais pour qui ?

C'est parce que le monde n'est point parfait, parce que ni vous ni moi n'en sommes totalement satisfaits que, de temps à autre, vous allumez votre poste et que moi, je parle derrière un micro. Nous labourons cette terre où nous ne nous amusons pas tous les jours avec ces ondes hertziennes qui valent bien le soc d'une charrue, parfois. Nous cultivons la terre, nous avons un projet: qu'elle nous donne des fruits.

La bande FM eût été plus courte, la face de la terre en aurait été changée. Un petit peu...

Tout cela est amer et grave ?

La radio n'est pas une partie de rigolade pour mégalomanes inconséquents, n'en déplaise aux écervelés qui m'écoutent, de minuit à trois heures du matin, mêler de Gaulle et Salvador Dali, Nietzsche et Berthe Sylva (3)...

Faire naître un sourire, un froncement de sourcil, une émotion, c'est, sinon "laisser une cicatrice sur le visage de la terre" comme le souhaitait Malraux, au moins remuer un homme qui en remuera peut-être d'autres.(4)

Notes:

(1) Eric CHAMS anime une émission de libre-antenne chaque samedi à partir de minuit et une ou deux émissions structurées le lundi et le mardi de minuit à 3 heures du matin sur les 106,7 de Paris FM.

(2) Fragment 55 in Yves BATTISTINI, *Trois présocratiques*, Gallimard, 1968. Fragment 49a in Abel JEANNIERE, *Héraclite*, Aubier Montaigne, 1977, et Jean VOILQUIN, *Les Penseurs grecs avant Socrate*, Garnier Frères, 1964.

(3) Berthe Sylva (vers 1885-1941), grande cantatrice française injustement méprisée qui créa *Les Roses blanches* et *On n'a pas tous les jours vingt ans*.

(4) Il va de soi que ce n'est pas pour cause de misogynie mais de grammaire que j'utilise le mot homme là ou l'on doit lire indifféremment homme/femme.



PARIS FM émet sur 106,7 FM les lundis, mardis et mercredis 24 H. sur 24 et du samedi minuit au dimanche midi.
La station publie désormais un bulletin d'information hebdomadaire. Pour le recevoir, envoyer une enveloppe timbrée et libellée à: Service de Presse de PARIS FM, 18, rue Dauphine, 75006 Paris.